



**Gradhiva**

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

35 | 2023

Les vies longues de la maison

---

## La vie mode d'emploi dans le camp de réfugiés de Zaatari (Jordanie). Analyse sociographique de l'habitat « de fortune » des réfugiés syriens

Kamel Doraï et Pauline Piraud-Fournet

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/gradhiva/6994>

ISSN : 1760-849X

### Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

### Édition imprimée

Date de publication : 22 février 2023

Pagination : 112-135

ISBN : 978-2-35744-136-1

ISSN : 0764-8928

### Référence électronique

Kamel Doraï et Pauline Piraud-Fournet, « La vie mode d'emploi dans le camp de réfugiés de Zaatari (Jordanie). Analyse sociographique de l'habitat « de fortune » des réfugiés syriens », *Gradhiva* [En ligne], 35 | 2023, mis en ligne le 22 février 2023, consulté le 23 février 2023. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/6994>

---

Tous droits réservés

La vie mode d'emploi  
dans le camp de  
réfugiés de Zaatari  
(Jordanie)

*Analyse sociogra-  
phique de l'habitat  
« de fortune » des  
réfugiés syriens<sup>1</sup>*

Kamel Dorai et  
Pauline Piraud-Fournet



Fig. 1

Camp de Zaatari. Les blocs sanitaires en 2012 © P. Piraud-Fournet 2012.

1. Ce texte est en partie publié en anglais dans Dorai et Piraud-Fournet 2018 et le sera aussi dans Dorai et Piraud-Fournet, sous presse. Les auteurs remercient Thibaud Fournet, architecte-archéologue CNRS, pour sa contribution aux travaux de terrain entre 2014 et 2017, et signalent la publication récente d'un ouvrage sur ce sujet: Dalal 2022.

Depuis trente ans, les chercheurs en sciences sociales de l'Institut français du Proche-Orient (Ifpo) s'intéressent à la question des déplacements de population et à leurs effets politiques, sociaux et économiques, parmi lesquels, la transformation des camps de réfugiés au Proche-Orient en villes ou quartiers de villes. Dans le cadre du programme «Lajeh – Conflits et migrations», financé par l'Agence nationale de la recherche, un géographe et deux architectes-archéologues ont entrepris, par le biais de relevés architecturaux et d'entretiens, de décrire et analyser l'évolution de l'habitat d'un quartier du camp de Zaatari, dans le nord de la Jordanie, depuis sa création en 2012 jusqu'en 2018. Ce portfolio est l'occasion de présenter quelques-uns des résultats de cette enquête. La description et l'étude des transformations observées sur ces abris pendant cinq ans permettent d'évoquer les contraintes politiques, économiques et matérielles auxquelles sont soumis les réfugiés syriens, mais aussi d'observer l'ingéniosité avec laquelle ces derniers parviennent à s'affranchir de ces contraintes et à les contourner, pour répondre aux exigences de leurs besoins quotidiens et de leurs pratiques culturelles.

En juillet 2012, un camp a été installé par le gouvernement jordanien, assisté du Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés (UNHCR), autour des hôpitaux militaires qui accueillent alors en Jordanie, dans la région de Mafraq, à 12 kilomètres de la frontière syrienne, les familles fuyant avec leurs blessés les bombardements du sud de la Syrie. À leur arrivée, les familles de réfugiés se sont vu distribuer des tentes qu'elles ont dû disposer selon un plan orthogonal, formant des rues, des ruelles et des îlots, déployés sur les 500 hectares du camp (Fig. 2). Il n'est pas rare que plusieurs familles soient obligées de partager une même tente (environ 24 m<sup>2</sup>). Les cuisines et les blocs sanitaires (douches, toilettes) sont alors collectifs, construits en béton, et communs à un ou plusieurs îlots (Fig. 1). Du fait du manque d'espace à l'intérieur des tentes, les familles passent une partie importante de leur journée dans la rue, la tente étant utilisée pour prendre les repas, dormir et recevoir.

Bien qu'une réglementation stricte ait été imposée dans les camps de réfugiés syriens en Jordanie, afin d'empêcher toute tentative d'installation permanente, une véritable ville est née du dynamisme des habitants du camp de Zaatari. Dès son ouverture, une économie informelle s'est développée dans ses différents quartiers. Depuis la porte d'entrée principale, une rue commerçante nord-sud se dessine, bordée de nombreux commerces, boutiques de téléphonie mobile, magasins de vêtements et de robes de mariée, épiceries, boulangeries, petits restaurants, coiffeurs, etc. Permettant l'accès, *via* les rues latérales est-ouest, aux nombreux équipements (centres de soins, de distribution alimentaire, écoles, etc.) mis en place par les ONG, cette grande rue très fréquentée est devenue un lieu de vie central symbolisant la vitalité économique du camp. Des marchands ambulants sillonnent les différents quartiers, complétant l'approvisionnement assuré par les distributions humanitaires depuis des hangars situés en périphérie, et par les petits commerces de l'artère principale.

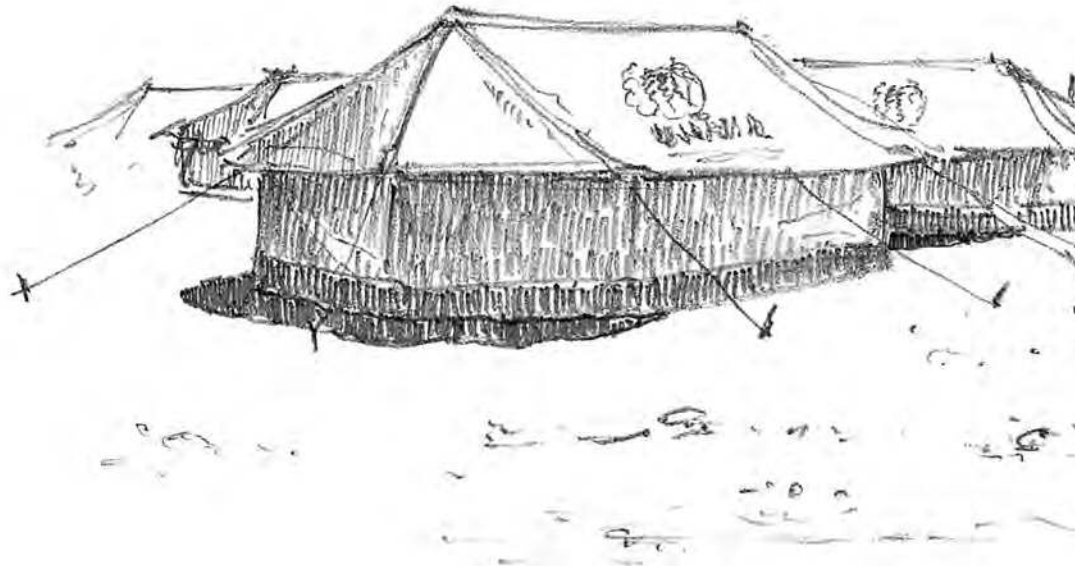






Fig. 2  
Le paysage du camp de Zaatari en 2012 © P. Piraud-Fournet 2012.

Au fur et à mesure de leur arrivée, les réfugiés se sont en général regroupés par famille et par ville ou village d'origine. La disposition des tentes ainsi que les cabanons en tôle faisant office de cuisines qui y ont rapidement été agrégés, au détriment des cuisines collectives trop éloignées, ont été progressivement réorganisés par les réfugiés eux-mêmes, soucieux d'assurer à leur famille des espaces de vie, qui bien que précaires, protègent leur intimité. Dès 2013, le camp n'est plus la juxtaposition formelle et homogène d'abris standardisés des premiers mois, où les habitants craignaient que leurs enfants ne se perdent faute de repères permettant d'individualiser leurs abris. L'introduction de matériaux résistants, tels que le béton, la pierre ou la brique – susceptibles de produire des constructions domestiques pérennes –, étant interdite, les agences humanitaires ne distribuent que des tentes en toile blanche, des plaques de tôle ondulée (appelées « zinco »), et des bungalows (ou « caravanes », de 15 m<sup>2</sup> et 18 m<sup>2</sup>) préfabriqués et modulaires. Les équipements domestiques (accessoires de plomberie, appareils électriques, etc.), apportés par des commerçants jordaniens, sont vendus dans de petites boutiques. En 2017, cinq ans après l'ouverture du camp, son paysage est déjà métamorphosé, les tentes par exemple n'étant plus utilisées que comme prolongement d'une structure d'habitation préfabriquée, ou déployées pour couvrir la cour intérieure d'une habitation (Fig. 3).

Les camps sont le plus souvent créés pour répondre à une situation d'urgence, et considérés comme temporaires. Étudier l'architecture de ces espaces se limiterait ainsi à saisir le rôle des ONG dans la mise en place d'installations (tentes, sanitaires, cuisines, etc.) répondant aux besoins vitaux des réfugiés. De nombreux auteurs soulignent cependant la complexité de leur organisation et du paysage observable à travers la transformation de l'habitat, des tentes aux maisons, de l'économie locale, de l'aide à l'artisanat et aux marchés, et des pratiques des habitants (Abou Zaki 2017; Dahdah 2015; Puig et Dorai 2012; Martin 2015; Sanyal 2012). En d'autres termes, comme le souligne Michel Agier (2002), les camps doivent être analysés comme des structures urbaines et pas uniquement comme des espaces temporaires régis par l'action humanitaire. Nous remettons ainsi en cause le postulat selon lequel les réfugiés sont essentiellement des populations assistées et dépendantes, en attente d'une prise en charge. En effet, la manière dont ils transforment les camps souligne leur capacité de résistance à la précarité, mais aussi à la gestion de l'espace par les ONG. Comme le souligne Catherine Brun :

*L'ici et maintenant devraient également être présents dans l'analyse d'une situation de migration forcée. Bien que de nombreux réfugiés et migrants aient le sentiment de vivre, ou de vouloir vivre, leur vie ailleurs, ils ont une vie présente, où ils doivent survivre, gagner leur vie, et donc à travers leurs actions construire le lieu où ils sont physiquement présents.*

(Brun 2001 : 19)





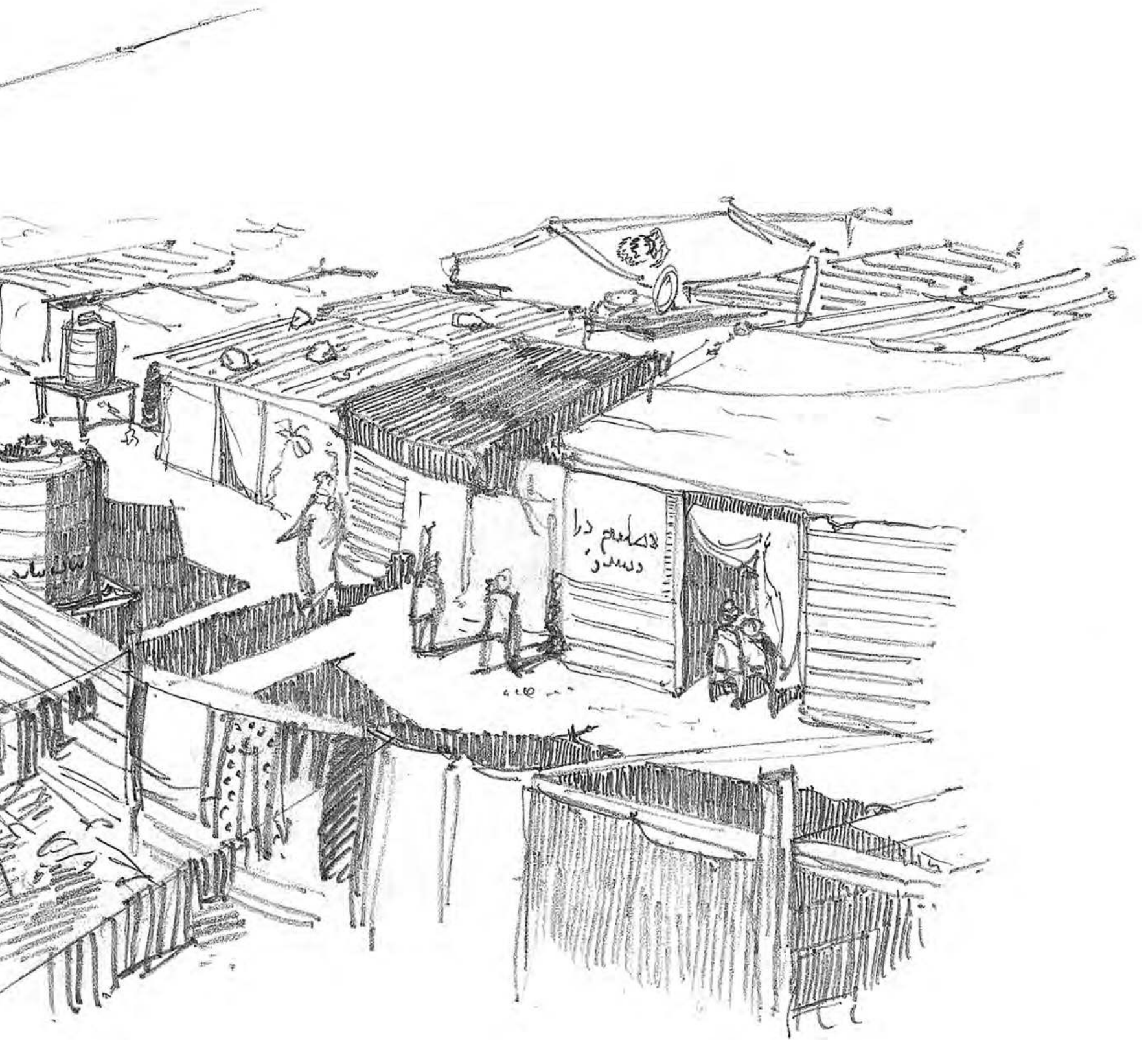


Fig. 3  
Le paysage du quartier «des bosriotes» du camp de Zaatari en 2017 © P. Piraud-Fournet 2017.

La question de l'habitat devient alors centrale pour saisir le rôle des réfugiés dans la réorganisation de leur espace de vie. C'est là où se recompose par excellence le lien social en exil, au-delà de la « précarité des lieux », pour reprendre les termes de Susan Banki (2013). Transformer son logement, c'est réintroduire de la continuité, de l'organisation familiale et de la vie sociale, dans un parcours fait de ruptures et d'incertitudes. C'est aussi s'approprier un environnement inconnu, parfois hostile, en reconstruisant un espace de l'intime. Ce faisant, les réfugiés investissent leur lieu de vie quotidienne et récréent dans le camp une économie basée sur l'échange des matériaux et des compétences.

Ce phénomène s'observe à Zaatari, où, dès 2013-2014, tous les éléments avec lesquels sont faites les tentes et les caravanes sont détournés, démontés et transformés par les habitants, de façon très libre et originale. Ainsi, une caravane peut être entièrement démembrée et tous ses composants – éléments de structures en acier, panneaux de bois reconstitué, barreaux de fenêtres – vendus et réutilisés, tout comme les toiles de tente et leurs cadres en métal, pour recréer de nouvelles formes d'abri et du mobilier. Un marché des matériaux de construction se développe de manière autonome, ainsi que des petits ateliers de menuiserie (Fig. 4), d'électricité, de ferronnerie, etc., destinés à leur transformation.

Dès leur arrivée, et avec le peu de moyens matériels dont ils disposent, certains réfugiés recréent des formes d'habitat traditionnel assez proches de celles de leur région d'origine, qu'ils viennent de la région agricole du Sud syrien ou des quartiers informels de la périphérie des grandes villes. Dans ces abris de fortune, deux espaces ont un statut particulier et jouent un rôle social déterminant : la pièce où sont reçus les hôtes (*madhāfeh* en arabe) d'une part, et la cour, lieu de vie extérieur d'autre part, qui forme un sas entre l'espace public de la rue, la *madhāfeh* et les pièces à vivre. Les personnes n'appartenant pas à la famille nucléaire, en particulier les hommes et les étrangers, sont accueillies dans la *madhāfeh*, le plus souvent située près de l'entrée, meublée de matelas et de coussins disposés à même le sol. Les femmes, quant à elles, se réunissent dans la cour pour cuisiner ou dans des chambres voisines pour discuter.





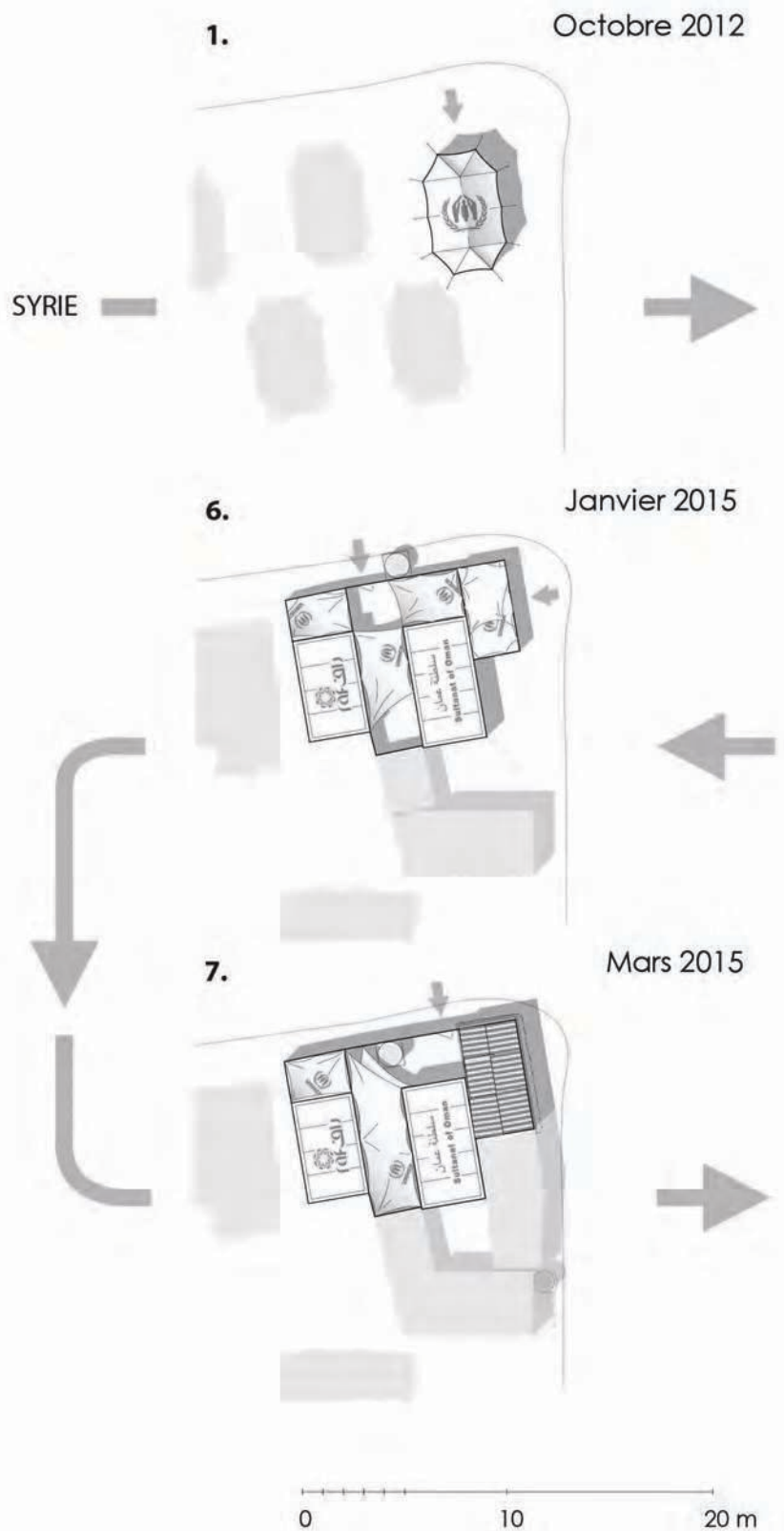
Fig. 4  
Camp de Zaatari. Un atelier de menuiserie transformant les éléments de structure et les panneaux de bois reconstitué provenant des «caravanes» démantelées © K. Dorai 2015.

## CAS #1 LA MAISON DE FAYÇAL

Fayçal, sa femme et leurs quatre enfants ont quitté Bosra, petite ville du sud de la Syrie, en octobre 2012. À cette époque, des points de passage informels étaient encore ouverts entre la Syrie et la Jordanie. Comme tous les réfugiés entrés en Jordanie après juillet 2012, ils ont été orientés vers le camp de Zaatari. En mai 2017, ils ont obtenu un droit d'asile en France et ont quitté le camp.

En Syrie, Fayçal vivait avec ses parents, ses frères et sa famille dans une maison du centre-ville ancien de Bosra. Chaque ménage habitait une pièce donnant sur une petite cour. Un grand jardin attenant à la maison appartenait à la famille. En octobre 2012, pour échapper aux bombardements, Fayçal, deux de ses frères et leurs familles ont été contraints de quitter Bosra. À leur arrivée dans le camp de Zaatari, la famille se voit confier par l'UNHCR une tente dans le troisième block. Quelques mois plus tard, Fayçal ajoute à l'extrémité de sa tente un cabanon (Fig. 5) dont l'ossature est en bois, les parois et le toit en tôle ondulée (zinc), utilisé comme pièce de rangement ou comme chambre pour sa femme et ses enfants lorsque la tente doit faire office de *madhafeh*. En mars 2013, Fayçal acquiert une deuxième tente qu'il relie à la première, doublant ainsi la surface de son logement. L'une sert alors de chambre, l'autre de cuisine et de salle d'eau. La construction en tôle ondulée est transformée en petite boutique informelle, ouverte sur la rue, où Fayçal vend des vêtements d'occasion. Un an plus tard, il reçoit de l'administration du camp un abri préfabriqué (caravane) dont il décide de faire une chambre et une *madhafeh*. Il entreprend alors de réaménager entièrement son logement, construisant à côté de sa caravane une cuisine et une salle de bains en bois et zinc, et aménageant au centre une cour privée, fermée par un mur en zinc en façade. Cette nouvelle organisation suit un modèle traditionnel au Moyen-Orient, avec une entrée par la cour qui établit une nette distinction entre l'espace public du camp et l'espace privé de la maison.

En septembre 2014, la maison de Fayçal subit d'importants changements liés à l'installation mitoyenne de sa sœur. Début 2015, il réussit à acheter une deuxième caravane, portant la superficie de sa maison à 80 m<sup>2</sup>. Une caravane sert de *madhafeh* (et occasionnellement de chambre pour les membres de sa famille élargie) et l'autre de chambre à coucher pour sa famille. La cour est agrandie, ainsi que sa boutique ouverte sur la rue. La maison est équipée d'un réservoir d'eau individuel à l'extérieur. Des toiles de tente sont déployées pour couvrir la cour, la protégeant du soleil ou de la pluie. Un an plus tard, des problèmes d'argent obligent Fayçal à vendre une de ses caravanes puis à fermer et démanteler sa boutique. La surface totale de sa parcelle atteint près de 130 m<sup>2</sup>, mais la famille ne dispose désormais que d'une seule pièce, d'une petite cuisine, d'une petite salle d'eau et d'un petit jardin où elle fait pousser des herbes fraîches (Fig. 6). Six mois plus tard, juste avant l'hiver, Fayçal démonte les tentes pour recouvrir une partie de la cour d'une structure en bois et zinc. Entre décembre 2016



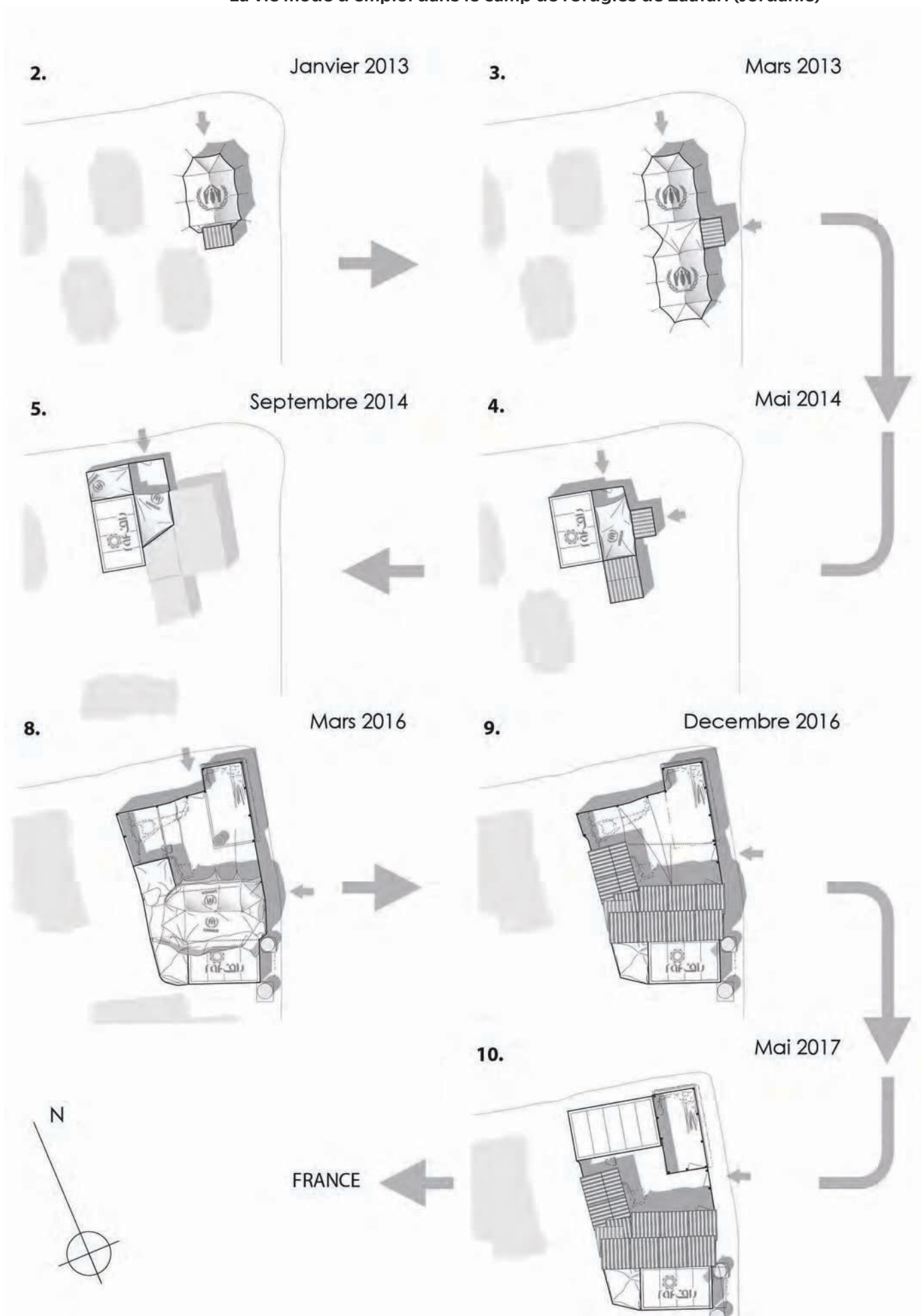


Fig. 5  
Camp de Zaatari. Schéma montrant l'évolution du plan de la maison de Fayçal entre 2012 et 2017 © Th. Fournet et P. Piraud-Fournet 2017.



## Portfolio

et la réinstallation par l'UNHCR de la famille en France en mai 2017, Fayçal a pu travailler pour une ONG japonaise et mettre de côté un peu d'argent. Par ailleurs, l'UNHCR lui a enfin fourni la deuxième caravane qu'il attendait depuis plus d'un an. À la place de l'ancienne boutique se trouve une cour fermée servant de débarras. La caravane nord est utilisée comme *madhafeh* et chambre pour Fayçal et sa femme, la caravane sud comme chambre pour les enfants.



Fig. 6  
Camp de Zaatari. La maison de Fayçal en 2016 © Th. Fournet 2016.



## CAS #2 LA MAISON DE YASSINE

Yassine est arrivé dans le camp de Zaatari en 2012. Il a quitté Bosra à une époque où franchir à pied la frontière jordanienne était encore possible, voire facile : un millier de personnes la traversaient alors chaque nuit. Les autorités du camp ont attribué un emplacement et une tente à Yassine, sa femme et leurs trois enfants. Hormis une courte période pendant laquelle ils ont tenté de s'installer à l'extérieur du camp, Yassine et sa famille y ont vécu et y résident encore en 2023. Leur situation économique et leurs conditions de vie ont beaucoup changé pendant ces dix années, des changements qui peuvent se lire à travers l'architecture de leur maison.

Yassine et sa famille ont passé un an et huit mois dans la tente octroyée par l'UNHCR avant d'acheter à un prix élevé, en empruntant une partie de la somme nécessaire à l'un de ses frères, un abri préfabriqué en tôle ondulée qu'ils installent sur un terrain inoccupé proche d'autres membres de leur famille. Rapidement, l'UNHCR lui fournit une deuxième caravane et Yassine parvient à en acheter une troisième. Il conçoit alors une maison en forme de U, avec une cour centrale séparée de la rue par un mur en tôle ondulée dans lequel une porte est ménagée. Les trois pièces, auxquelles s'ajoutent une cuisine et une salle d'eau installées entre les caravanes, sont distribuées autour de la cour (Fig. 9). Cette forme d'habitat est classique en Syrie, autant dans la *bayt reefi* (maison rurale) des campagnes que dans la *bayt arabi* (maison arabe) des quartiers informels des banlieues des principales villes syriennes (Léna 2012). Les réfugiés syriens interrogés sur leurs priorités quant à l'amélioration de leur cadre de vie sont unanimes : il leur faut créer un espace sûr où leurs enfants puissent jouer, posséder une salle de bains privative pour éviter d'utiliser les salles d'eau collectives, et aménager une pièce pour recevoir leurs visiteurs, la *madhafeh*. Yassine, comme d'autres réfugiés, insiste sur le rôle primordial de cette pièce dédiée à la vie sociale.

Les possibilités d'emploi étant très limitées dans le camp, Yassine en est sorti en 2014 pour tenter sa chance à l'extérieur. Il s'est installé avec sa femme et ses trois enfants dans un village voisin. Cependant, cinq mois plus tard, il leur a fallu réintégrer leur maison du camp de Zaatari, les conditions de vie en dehors étant trop contraignantes, pour plusieurs raisons. Tout d'abord, les réfugiés hors camp ont l'obligation de trouver un « parrain » jordanien (*kafil*) pour obtenir un permis de séjour en Jordanie. Ensuite, même à l'extérieur du camp, ils restent confrontés à la difficulté de trouver un emploi et de scolariser les enfants. Enfin, ils se retrouvent à devoir payer le loyer et les charges de leur maison alors même qu'ils ont dû renoncer, en quittant le camp, à l'essentiel de l'assistance fournie par l'UNHCR.

Yassine avait gardé sa maison dans le camp pour y loger des proches et par sécurité. Une fois revenu, il parvient à améliorer considérablement ses conditions de vie, ayant été autorisé à rapporter dans sa *madhafeh* une partie du mobilier qu'il avait acheté à l'extérieur,



Fig. 7

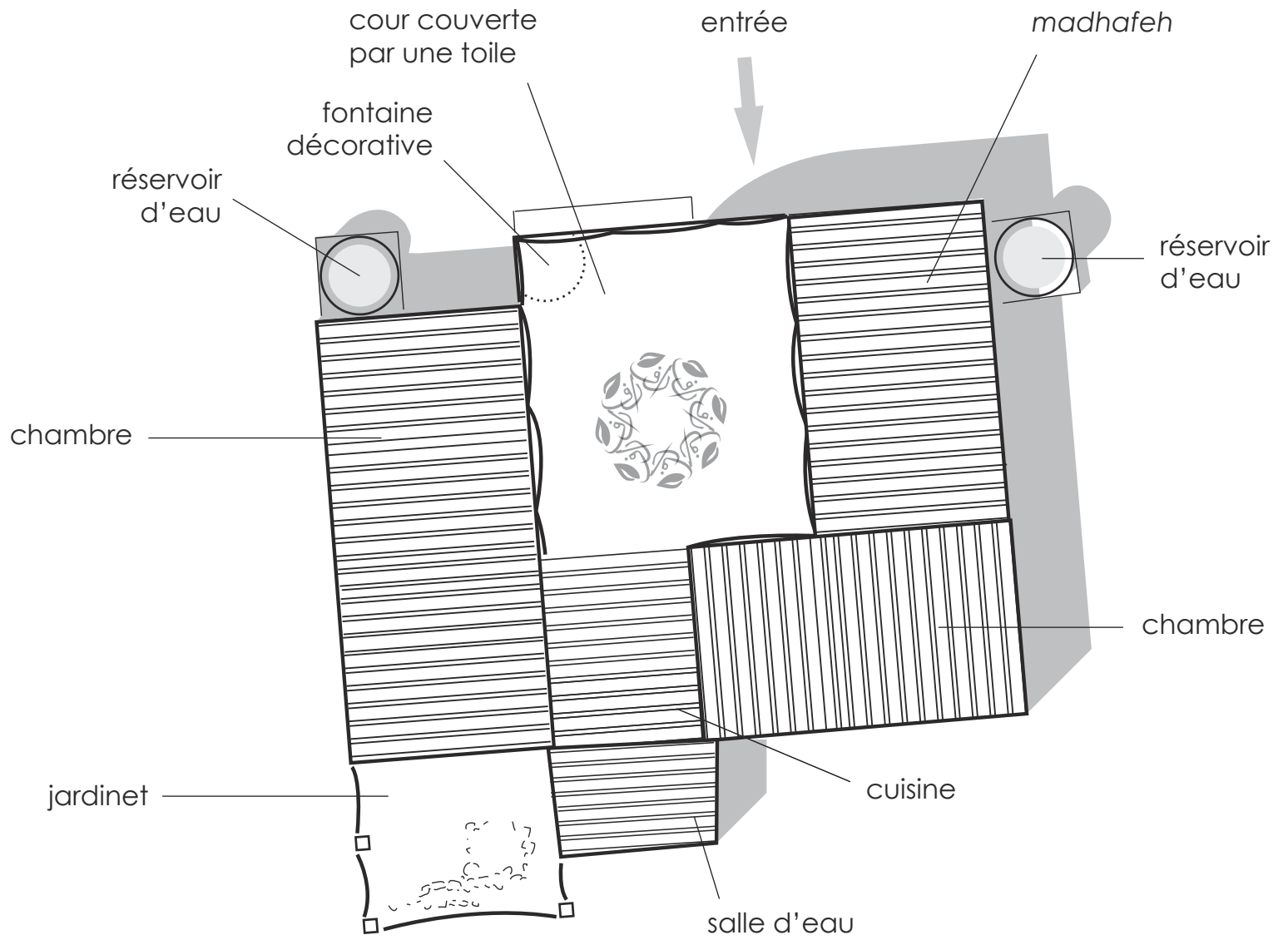
Camp de Zaatari. La *madhafeh* de la maison de Yassine en 2015 © P. Piraud-Fournet 2015.



Fig. 8

Camp de Zaatari. La cuisine de la maison de Yassine en 2017 © P. Piraud-Fournet 2017.





Maison de Yassine 3. Mars 2015



Fig. 9  
Camp de Zaatari. Plan-masse de la maison de Yassine en 2015 © Th. Fournet et P. Piraud-Fournet 2015.

matelas, fauteuils et canapés (Fig. 7) – et à couler une chape de ciment isolant le sol de sa cour. Si Yassine a investi tant d'argent et d'efforts dans sa maison, c'est parce qu'il prévoyait de faire venir ses parents du sud de la Syrie. Ces deniers n'ayant pu le rejoindre, il a accueilli son cousin avec sa femme et ses enfants. Pendant un an, jusqu'à ce que ce dernier obtienne un abri dans le quartier, onze personnes ont vécu dans ce logement d'environ 80 m<sup>2</sup> (dont une cour de 20 m<sup>2</sup>). Au printemps 2016, Yassine a agrandi sa salle d'eau et sa cuisine, non pas suivant la forme traditionnelle, fermée et en retrait, mais à l'« américaine », c'est-à-dire avec une large ouverture donnant sur la cour et surmontant une sorte de bar (Fig. 8). Il a également aménagé dans sa petite parcelle, à côté de la cuisine, un jardinet pour cultiver des légumes et des herbes fraîches. En octobre 2016, il a dû vendre une de ses caravanes pour rembourser sa dette. Cependant, elle ne lui était plus indispensable, puisque ses parents n'avaient pas réussi à le rejoindre en Jordanie et que son cousin avait déménagé. L'espace gagné par la vente de cette caravane lui a permis d'agrandir son jardin potager, un vœu d'ailleurs partagé par de nombreuses familles, qui s'est manifesté, dès 2017, par la multiplication dans le camp des petites zones cultivées associées à des maisons (Fig. 11). Aujourd'hui, en 2023, Yassine possède deux arbres fruitiers dans son jardin. Ils sont essentiels, aussi bien pour leurs fruits que pour permettre à ces familles de paysans, qui travaillaient en Syrie comme saisonniers dans les vergers du Jebel al-Arab, de reconstituer un paysage familier. Longtemps, les seuls arbres qui ont agrémenté le paysage stérile et aride du camp étaient ceux dessinés par les habitants sur les murs des caravanes (Fig. 10 et 12).

Yassine a également pu construire, dans un angle de sa cour, une fontaine décorée d'une mosaïque de petites pierres et de fleurs en plastique dont il rêvait depuis son arrivée dans le camp. La fontaine est à la fois un attribut de la maison traditionnelle syrienne et le signe d'un certain niveau de richesse.



Fig. 10  
Camp de Zaatari. Représentation d'un arbre sur le mur d'une «caravane», vue depuis la courette d'une maison © P. Piraud-Fournet 2017.





Fig. 11  
Camp de Zaatari. Paysage de maisons et de jardins où sont cultivées des fleurs et des plantes aromatiques © K. Dorai 2017.



Fig. 12  
Camp de Zaatari. Représentation d'un arbre sur le mur d'une «caravane», dans une rue © P. Piraud-Fournet 2017.

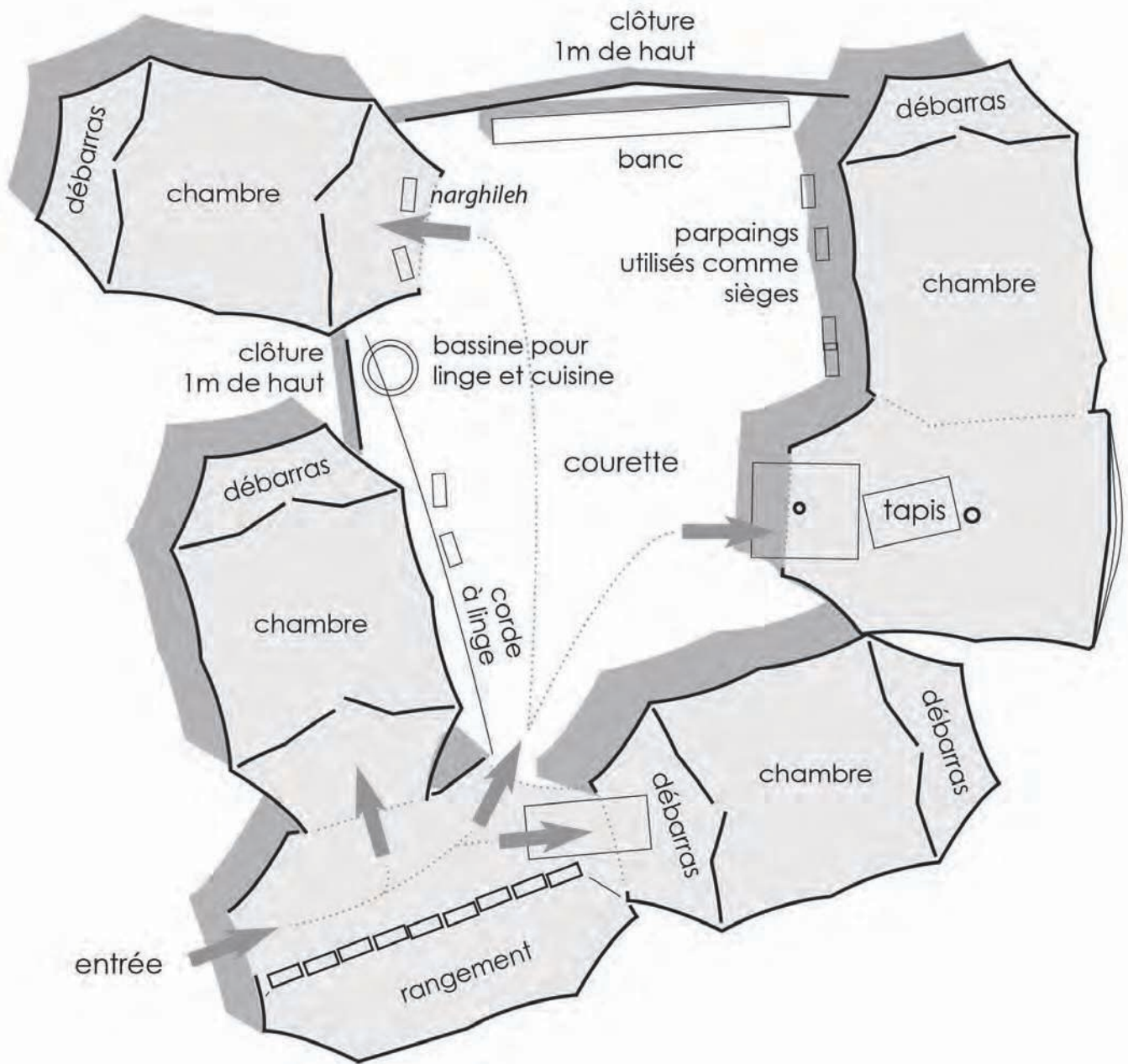


### **CAS #3**

## **LA MAISON DE YOUSSEF**

La maison que le jeune Youssef occupe avec sa fratrie, ses parents ses oncles et cousins, tous venus de Bosra, a pu être observée en décembre 2012. Elle est remarquable par son témoignage précoce de l'habileté des réfugiés parvenus, avec des moyens et des matériaux très limités, à créer des lieux de vie adaptés à leurs besoins. À une époque où l'habitat du camp était encore composé exclusivement de tentes, dont la majorité étaient disposées parallèlement, parfois perpendiculairement les unes aux autres, cette maison se distinguait par son caractère composite. La famille de Youssef a en effet eu l'idée de réunir les six tentes qui leur avaient été attribuées et de les placer en U autour d'un espace central partagé : une cour (Fig. 13). Cette organisation semble reproduire, à une échelle très réduite, celle des groupements d'habitation familiaux traditionnels courants dans la région agricole du sud de la Syrie avant la guerre, en périphérie de Bosra, par exemple<sup>2</sup>. L'entrée se fait, chez Youssef comme dans nombre de maisons vernaculaires, par un porche long et étroit, ici constitué d'un passage ménagé entre deux tentes couvertes par une toile de tente déployée, débouchant sur un côté de la cour. Les tentes étaient donc accessibles depuis la cour, où les différents membres de la famille se retrouvaient pour faire la lessive et la cuisine, jouer, fumer le narghileh (Fig. 13).

<sup>2</sup>. Concernant l'architecture vernaculaire en Syrie et à Bosra, voir en particulier: Dufourg 1951; Aurenche 1984 et 1992; Ajlundi 1985; David 1987; Azar *et al.* 1985; Moncel 2000.



Plan coupé de la maison de Youssef. Janvier 2013



Fig. 13

Camp de Zaatari. Plan-masse et plan coupé de la maison de Youssef en janvier 2013 © P. Piraud-Fournet 2013.

## CONCLUSION

Il convient de préciser que les réfugiés du camp de Zaatari appartenaient aux classes les plus modestes ou pauvres de la société syrienne – paysans, ouvriers. Ils avaient donc déjà fait l'expérience dans leur pays d'une vie sobre, où le moindre élément ou objet est réemployé et transformé pour répondre à un besoin. Si leur installation forcée à Zaatari les a plongés dans une pauvreté plus violente que celle qu'ils avaient connue, leur façon de vivre n'a pas été bouleversée pour autant. Comme auparavant, ils ont essayé d'exploiter les ressources locales: les pierres volcaniques ramassées autour du camp, avec lesquelles certains réfugiés ont construit des murets pour leurs jardinets ou courettes (Fig. 14), ou la terre, avec laquelle d'autres ont essayé de faire des briques séchées au soleil (Fig. 15), détruites par l'administration du camp conformément à son projet d'empêcher les constructions pérennes. Comme auparavant, ils ont réutilisé chaque pièce de métal, de bois ou de toile pour compléter leur maison et l'agréments du mobilier dont ils avaient besoin – berceaux, consoles murales, pigeonniers (Fig. 16), etc.

Leurs maisons sont trop petites, pourtant ils y aménagent, selon la tradition orientale, une pièce de réception, et investissent une part importante de leurs ressources dans le confort ou le décor de celle-ci. Et pour cause, dans un contexte particulièrement fragile, conflictuel et inconfortable, alors que les relations



Fig. 14

Camp de Zaatari. Muret de pierres sèches à la mode «hauranaise» en avant d'une maison © P. Piraud-Fournet 2017.





Fig. 15  
Camp de Zaatari. Des briques préparées pour une construction, avant leur destruction par les autorités du camp © K. Dorai 2015.







Fig. 16  
Camp de Zaatari. Un pigeonnier sur le toit d'une maison  
© K. Dorai 2017.



sociales traditionnelles, familiales et de voisinage ont été détruites et que de nouvelles relations et alliances sont à construire, le rôle de la *madhāfeh* devient central et l'image qu'elle donne de son propriétaire socialement déterminante.

Les organisations internationales et les ONG ont réglementé la vie dans le camp autour de la distribution de l'aide humanitaire et de la mise à l'abri la plus élémentaire. La dimension sociale de l'exil n'est pas prise en compte, sauf pour certaines catégories de population, comme les femmes, qui se voient proposer des activités et des formations, ou les enfants, qui ont accès à des activités sportives et artistiques. Notre étude montre bien que les organisations internationales ont été très peu impliquées dans le processus de transformation et d'adaptation du matériel humanitaire distribué, le laissant presque exclusivement à l'initiative des réfugiés. Malgré ce contexte aux contraintes légales strictes, les réfugiés, comme Fayçal, Yassine ou Youssef, remodelent leur maison en fonction de deux critères principaux : d'une part, leur situation économique susceptible de changer tous les jours, d'autre part, le besoin de recréer un lieu de vie intime et personnalisé, reproduisant des formes architecturales traditionnelles et en introduisant de nouvelles, jugées peut-être plus modernes. Les nombreux remaniements et l'évolution constante de l'habitat mis en évidence par les enquêtes témoignent donc de la vulnérabilité des réfugiés malgré l'aide humanitaire dont ils bénéficient, mais aussi de leur habileté à utiliser et à transformer les ressources matérielles brutes offertes par les organismes humanitaires pour recréer un environnement adapté à leurs pratiques sociales et culturelles.

Kamel Dorai, géographe, chercheur CNRS,  
Migrinter (UMR 7301), associé à l'Ifpo (UMIFRE 6 - USR 3135)  
mkdorai@univ-poitiers.fr

Pauline Piraud-Fournet, archéologue et architecte,  
chercheuse associée au CNRS-ArScAn (UMR 7041)  
et à l'Ifpo (UMIFRE 6 - USR 3135)  
p.piraudfournet@gmail.com

## Bibliographie

**Abou Zaki, Hala Caroline**

2017 « Chatila à la croisée des chemins : guerres, mémoires et urbanités dans un camp de réfugiés palestiniens au Liban ». Thèse de doctorat, Paris, EHESS.

**Agier, Michel**

2002 « Between War and City: Towards an Urban Anthropology of Refugee Camps », trad. du français par Richard Nice et Loïc Wacquant, *Ethnography* 3 (3) : 317-341.

**Ajlundi, Ghiyas**

1985 *L'Architecture traditionnelle en Syrie*. Paris, Unesco.

**Aurenche, Olivier (dir.)**

1984 *Nomades et sédentaires : perspectives ethnoarchéologiques*. Paris, Recherche sur les civilisations.

1992 « L'habitat dans le Proche-Orient ancien et actuel : permanences ou

convergences ? », *Ethnoarchéologie : justification, problèmes, limites. XI<sup>e</sup> rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes*. Juan-les-Pins, APDCA : 377-389.

**Azar, Ghada, Chimienti Giovanni, Haddad, Haytham et Seeden, Helga**

1985 « Busra: Housing in Transition », *Berytus* 33 : 103-142.

**Banki, Susan**

2013 « Precarity of Place: A Complement to the Growing Precariat Literature », *Global Discourse* 3 (3-4) : 450-463.

**Brun, Catherine**

2001 « Reterritorializing the Relationship between People and Place in Refugee Studies », *Geografiska Annaler* 83 (1) : 15-25.

**Dahdah, Assaf**

2015 « Habiter la ville sans droits. Les travailleurs migrants dans les marges de Beyrouth ». Thèse de doctorat, Aix-Marseille Université.

**Dalal, Ayham**

2022 *From Shelters to Dwellings: The Zaatari Refugee Camp*. Bielefeld, Transcript.

**David, Jean-Claude**

1987 « Syrie : systèmes de distribution des espaces dans la maison traditionnelle d'Alep », *Les Cahiers de la recherche architecturale* 20-21 : 38-47.

**Dorai, Kamel et Piraud-Fournet, Pauline**

2018 « From Tent to Makeshift Housing », in Fawaz, Mona, Gharbieh, Ahmad, Harb, Mona, Salamé, Dounia (dir.), *Refugees as City-Makers*, trad. de l'arabe par Lina Mounzer et du français par Roula Seghaier. Beyrouth, Issam Fares Institute, Social Justice and the City Program/American University of Beirut : 136-139.

**Sous presse** « Making Home in Zaatari Refugee Camp. The intervention of Ingenuity, Practical Sens and Cultural Heritage », in Dorai, Kamel, et Dalal, Ayham (dir.),

*Genealogy of Refugee Camps in the Middle East*. Beyrouth, Presses de l'Ifpo.

**Dufourg, Jean-Pierre**

1951 « La maison rurale du Djebel Druze », *Revue de géographie de Lyon* 26 (4) : 411-421.

**Léna, Etienne**

2012 « Mukhalafat in Damascus: The Form of an Informal Settlement », in Myriam Ababsa, Baudoin Dupret et Eric Dennis (dir.), *Popular Housing and Urban Land Tenure in the Middle East: Case Studies from Egypt, Syria, Jordan, Lebanon, and Turkey*. Oxford, Oxford University Press : 13-46.

**Martin, Diana**

2015 « From Spaces of Exception to "Campscapes": Palestinian Refugee Camps and Informal Settlements in Beirut », *Political Geography* 44 : 9-18.

**Moncel, Jean-Christophe**

2000 « Le développement de Bosra aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles », *Bulletin d'études orientales* 52 : 357-382.

**Puig, Nicolas et Dorai, Kamel**

2012 « Introduction. Insertions urbaines et espaces relationnels des migrants et réfugiés au Proche-Orient », in Kamel Dorai et Nicolas Puig (dir.), *L'Urbanité des marges : migrants et réfugiés dans les villes du Proche-Orient*. Paris/Beyrouth, Tétrahèdre/Ifpo : 1125.

**Sanyal, Romola**

2012 « Refugees and the City: An Urban Discussion », *Geography Compass* 6 (11) : 633-644.